

Commentaires du texte

Voici ce que vous pourriez dire à propos du texte.

Texte 1. « Le désir de peindre »

Malheureux peut-être l'homme, mais heureux l'artiste que le désir déchire ! Je brûle de peindre celle qui m'est apparue si rarement et qui a fui si vite, comme une belle chose regrettable derrière le voyageur emporté dans la nuit. Comme il y a longtemps déjà qu'elle a disparu!

Elle est belle, et plus que belle; elle est surprenante. En elle le noir abonde; et tout ce qu'elle inspire est nocturne et profond. Ses yeux sont deux antres où scintille vaguement le mystère, et son regard illumine comme l'éclair: c'est une explosion dans les ténèbres.

Je la comparerais à un soleil noir, si l'on pouvait concevoir un astre noir versant la lumière et le bonheur. Mais elle fait plus volontiers penser à la lune, qui sans doute l'a marquée de sa redoutable influence: non pas la lune blanche des idylles, qui ressemble à une froide mariée, mais la lune sinistre et enivrante, suspendue au fond d'une nuit orageuse et bousculée par les nuées qui courent; non pas la lune paisible et discrète visitant le sommeil des hommes purs, mais la lune arrachée du ciel, vaincue et révoltée, que les Sorcières thessaliennes contraignent durement à danser sur l'herbe terrifiée!

Dans son petit front habitent la volonté tenace et l'amour de la proie. Cependant, au bas de ce visage inquiétant, où des narines mobiles aspirent l'inconnu et l'impossible, éclate, avec une grâce inexprimable, le rire d'une grande bouche, rouge et blanche, et délicieuse, qui fait rêver au miracle d'une superbe fleur éclore dans un terrain volcanique.

Il y a des femmes qui inspirent l'envie de les vaincre et de jouir d'elles; mais celle-ci donne le désir de mourir lentement sous son regard. (*Charles Baudelaire, Le Spleen de Paris, 1862*)

Question 1. Type du texte ?

Réponse.

Type descriptif / Procédés d'écriture:

a. Moyens grammaticaux :

–noms + adjectifs qualificatifs – *soleil noir / lune blanche*

–noms + proposition relative–*la lune qui sans doute l'a marqué / les nuées qui courent*

noms + compléments du nom – *la lune des idylles / l'amour de la proie*

b. Moyens stylistiques :

–hyperbole – *plus que belle, elle est surprenante / grâce inexprimable*

–métaphore – *ses yeux sont deux antres*

–comparaison – *son regard illumine comme l'éclair*

- répétitions – *belle ... belle ... / noir ... noir ...*
- accumulation – *grande bouche , rouge et blanche*

Question 2. Ton du texte ?

Réponse.

Ton fantastique / Procédés d'écriture:

a. Moyens stylistiques :

- oxymore – *soleil noir*
- personnification – *la lune [...] vaincue et révoltée*

b. Moyens lexicaux :

–emploi du lexique de l'extraordinaire, de l'étrange – *emporté dans la nuit / elle a disparu / surprenante / vaguement / le mystère / explosion / l'éclair / soleil noir / redoutable influence / sorcières / l'inconnu / inexprimable / fait rêver / miracle*

Texte 2. « Lecture »

La lecture-vice est propre aux êtres qui trouvent en elle une sorte d'opium et s'affranchissent du monde réel en plongeant dans un monde imaginaire. Ceux-là ne peuvent rester une minute sans lire ; tout leur est bon ; ils ouvriront au hasard une encyclopédie et y liront un article sur la technique de l'aquarelle avec la même voracité qu'un texte sur les machines à feu. Laissés seuls dans une chambre, ils iront droit à la table où se trouvent des revues, des journaux et attaqueront une colonne quelconque, en son milieu, plutôt que de se livrer un instant à leurs propres pensées. Ils ne cherchent dans la lecture ni des idées, ni des faits, mais ce défilé continu de mots qui leur masque le monde et leur âme. De ce qu'ils ont lu, ils retiennent peu de substantifique moelle; entre les sources d'information, ils n'établissent aucune hiérarchie de valeurs. La lecture pratiquée par eux est toute passive: ils subissent les textes, ils ne les interprètent pas; ils ne leur font pas place dans leur esprit, ils ne les assimilent pas.

La lecture-plaisir est déjà plus active. Lit pour son plaisir l'amateur de romans qui cherche dans les livres, soit des impressions de beauté, soit un réveil et une exaltation de ses propres sentiments, soit des aventures que lui refuse la vie. Lit pour son plaisir celui qui aime à retrouver dans les moralistes et les poètes, plus parfaitement exprimées, les observations qu'il a faites lui-même, ou les sensations qu'il a éprouvées. Lit pour son plaisir enfin celui qui, sans étudier telle période définie de l'histoire, se plaît à constater l'identité, au cours des siècles, des tourments humains. Cette lecture-plaisir est saine.

Enfin, la lecture-travail est celle de l'homme qui, dans un livre, cherche telles connaissances définies, matériaux dont il a besoin pour étayer ou achever dans son esprit une construction dont il entrevoit les grandes lignes. La lecture-travail doit se faire, à moins que le lecteur ne possède une étonnante mémoire, plume ou crayon en main. Il est vain de lire si l'on se condamne à relire chaque fois que l'on souhaitera revenir au sujet. S'il m'est permis de citer mon exemple, lorsque je lis un livre d'histoire ou un livre sérieux quelconque, j'écris toujours à la première ou à la

dernière page quelques mots qui indiquent les sujets essentiels traités, puis, en dessous de chacun de ces mots, les chiffres des pages qui renvoient aux passages que je désire pouvoir consulter, en cas de besoin, sans avoir à relire le livre entier. (*André Maurois, Un Art de vivre*)

Question 1. Thème du texte ?

Réponse.

Dévalorisation de la lecture-vice

Question 2. Type du texte ?

Réponse.

Type argumentatif / Procédés d'écriture:

a. Moyens lexicaux :

–lexique péjoratif – *vice / opium / imaginaire / masque / passive*

b. Moyens stylistiques :

–hyperbole – *ils ne peuvent rester une minute sans lire / tout leur est bon / plutôt que de se livrer un instant*

c. Moyens grammaticaux :

–les phrases à la forme négative – *ils ne cherchent ni des idées ... ni des faits / ils n'établissent aucune hiérarchie / ils ne les interprètent pas*

Texte3. « Bombard »

Simon Bombard la trouvait souvent mauvaise, la vie! Il était né avec une incroyable aptitude pour ne rien faire et avec un désir immodéré de ne point contrarier cette vocation. Tout effort moral ou physique, tout mouvement accompli pour une besogne lui paraissait au-dessus de ses forces. Aussitôt qu'il entendait parler d'une affaire sérieuse il devenait distrait, son esprit étant incapable d'une tension ou même d'une attention.

Fils d'un marchand de nouveautés de Caen, il se l'était coulée douce, comme on disait dans sa famille, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans.

Mais ses parents demeurant toujours plus près de la faillite que de la fortune, il souffrait horriblement de la pénurie d'argent.

Grand, gros, beau gars, avec des favoris roux, à la normande, le teint fleuri, l'oeil bleu, bête et gai, le ventre apparent déjà, il s'habillait avec une élégance tapageuse de provincial en fête. Il riait, criait, gesticulait à tout propos, étalant sa bonne humeur orageuse avec une assurance de commis voyageur. Il considérait que la vie était faite uniquement pour bambocher et plaisanter, et sitôt qu'il lui fallait mettre un frein à sa joie braillarde, il tombait dans une sorte de somnolence hébétée, étant même incapable de tristesse.

Ses besoins d'argent le harcelant, il avait coutume de répéter une phrase devenue célèbre dans son entourage: « Pour dix mille francs de rente, je me ferais bourreau ».

Or, il allait chaque année passer quinze jours à Trouville. Il appelait ça "faire sa saison".

Il s'installait chez des cousins qui lui prêtaient une chambre, et, du jour de son arrivée au jour du départ, il se promenait sur les planches qui longent la grande place de sable.

Il allait d'un pas assuré, les mains dans ses poches ou derrière le dos, toujours vêtu d'amples habits, de gilets clairs et de cravates voyantes, le chapeau sur l'oreille et un cigare d'un sou dans le coin de la bouche.

Il allait frôlant les femmes élégantes, toisant les hommes en gaillard prêt à se flanquer une tripotée, et cherchant... cherchant ... car il cherchait.

Il cherchait une femme, comptant sur sa figure, sur son physique. Il s'était dit: « Que diable, dans le cas de celles qui viennent là, je finirai bien par trouver mon affaire.» Et il cherchait avec un flair de chien de chasse, un flair de Normand, sûr qu'il la connaîtrait, rien qu'en l'apercevant, celle qui le ferait riche. (Guy de Maupassant, *Toine*, 1884)

Question 1. Description de Bombard ?

Réponse.

Le portrait moral:

- paresseux – *ne rien faire / tout effort lui paraissait au-dessus de ses forces*
- indifférence – *il entendait parler d'une affaire sérieuse, il devenait distrait*
- joyeux – *gai / il riait / éclatait sa bonne humeur*
- sûr de lui-même – *il allait d'un pas assuré*
- opportuniste / Calculateur – *je finirai bien par trouver mon affaire / celle qui le ferait riche*
- aime l'argent – *pour dix mille francs [...], je me ferais bourreau*

Question 2. Ton du texte ?

Réponse.

Ton comique (ironique) / Procédés d'écriture:

a. Moyens lexicaux:

- emploi d'un lexique péjoratif:
- portrait physique – *grand / gros / ventre apparent*
- portait vestimentaire – *élégance tapageuse / vêtu d'amples vêtements / gilets clairs / cravates voyantes / chapeau sur l'oreille*

b. Moyens stylistiques:

- hyperbole – *tout effort moral ou physique , tout mouvement [...] lui paraissait au-dessus de ses forces*
- antithèse – *bête et gai*
- accumulation – *il riait, criait, gesticulait*
- répétitions – *cherchant...cherchant... car il cherchait / un flair de chien de chasse, un flair de Normand*

Texte 4. « L'usage de la musique »

L'usage de la musique aujourd'hui me paraît tout à fait significatif de ce qu'est la société dans laquelle nous vivons (si on peut appeler vivre l'acharnement à survivre dans un émiettement perpétué de l'esprit). Il s'agirait, paraît-il, d'une "société de consommation". Mais, pour rester dans le domaine des arts, si on considère la "consommation" de musique qui est faite à la radio, à la télé, dans les juke-boxes, dans les ascenseurs, dans les rues, dans les grandes surfaces, dans les aéroports et au téléphone de Radio-Taxi, au standard du groupe Presses de la Cité ou de Radio-France, d'Air France et de Péciney, dans le métro, dans les festivals (et même dans les concerts), jamais en effet on n'a consommé autant de musique depuis les débuts de l'Histoire. Je pousse mon caddie au supermarché dans le fracas des "Clash". J'attends mon "correspondant" pendant que Vivaldi ou un impromptu de Schubert est déchiqueté durement par une voix douce qui me supplie de "ne pas quitter l'écoute". Mais cette consommation de musique est, nous le savons très bien, une non- consommation. Un courant ininterrompu de sons, d'images, de mots, s'écoule sans fin. Ces sons, ces images, ces mots ne sont pas destinés à être écoutés, regardés, perçus, mais à tuer le temps, à meubler le vide, à faire oublier les temps morts (ou la mort) en oubliant de vivre. On vend au rayon épicerie des magasins un assortiment de noisettes, raisins secs et noix de cajou destiné à être mâchouillé devant le petit écran, et qui porte le beau nom de mélange télévision". Cet aliment pour ruminants humains est vraiment emblématique: mélange musique, mélange paroles, mélange images, mélange idées, mélange tout, mélange rien avec l'écran qui s'agite, que personne ne regarde, la musique qui s'écoule, que personne n'écoute, la parole qui se parle, sans qu'on sache ce qu'elle dit, du fil du temps éparpillé pendant que la mâchoire bovine broie le "mélange télévision". (Claude Roy, *Permis de séjour*, 1977-1982)

Question 1. Type du texte ?

Réponse.

Type argumentatif / Procédés d'écriture:

a. Moyens orthographiques :

–les guillemets – *une société de consommation*

–les parenthèses – *et même dans les concerts*

–l'écriture en italique – *on n'a consommé*

b. Moyens lexicaux :

Lexique péjoratif – *émiettement / consommation / fracas / le vide*

c. Moyens grammaticaux :

–oppositions – *mais ... mais ...*

–hypothèse – *si...*

d. Moyens stylistiques :

–accumulation – *La consommation [...] qui est faite à la radio, à la télé, dans les juke-boxes*

–hyperbole – *jamais [...] on n'a consommé autant de musique*

–métaphore – *ruminants humains / mélange télévision*

- répétitions – *mélange musique, mélange paroles, mélange idées*
- antithèse – *la musique qui s'écoule que personne n'écoute*

Texte 5. « Paris »

(Jean-Jacques Rousseau, qui a passé sa jeunesse en Suisse, découvre Paris à l'âge de 19 ans.)

Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avais ! La décoration extérieure que j'ai vue à Turin, la beauté des rues, la symétrie et l'alignement des maisons, me faisaient chercher à Paris autre chose encore. Je m'étais figuré une ville aussi belle que grande, de l'aspect le plus imposant, où l'on ne voyait que de superbes rues, des palais de marbre et d'or. En entrant par le faubourg Saint-Marceau, je ne vis que de petites rues sales et puantes, de vilaines maisons noires, l'air de la malpropreté, de la pauvreté, des mendiants, des charretiers, des crieuses de tisanes et de vieux chapeaux. Tout cela me frappa d'abord à tel point, que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle n'a pu détruire cette première impression, et qu'il m'en est resté toujours un secret dégoût pour l'habitation de cette capitale. Je puis dire que tout le temps que j'ai vécu dans la suite ne fut employé qu'à y chercher des ressources pour me mettre en état d'en vivre éloigné. Tel est le fruit d'une imagination trop active, qui exagère par-dessus l'exagération des hommes, et voit toujours plus que ce que l'on lui dit. On m'avait tant vanté Paris, que je me l'étais figuré comme l'ancienne Babylone, dont je trouverais peut-être autant à rabattre, si je l'avais vue, du portrait que je m'en suis fait. La même chose m'arriva à l'Opéra, où je me pressai d'aller le lendemain de mon arrivée ; la même chose m'arriva dans la suite à Versailles ; dans la suite encore en voyant la mer ; et la même chose m'arriva toujours en voyant des spectacles qu'on m'aura trop annoncés : car il est impossible aux hommes et difficile à la nature elle-même de passer en richesse mon imagination. (Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*)

Question 1. Comment Rousseau a-t-il imaginé Paris ?

Réponse.

Le Paris imaginaire :

- la beauté – *une ville belle / superbes rues.*
- une ville vaste – *une ville [...] grande / de l'aspect le plus imposant.*
- le luxe – *des palais de marbre et d'or*

Question 2. Comment a-t-il trouvé cette ville à sa première visite ?

Réponse.

Le Paris réel :

- la laideur – *vilaines maisons noires / petites rues.*
- la saleté – *l'air de la malpropreté / rues sales et puantes.*
- la pauvreté – *l'air [...] de la pauvreté, des mendiants.*

Question 3. Depuis cette découverte , quels ont été les sentiments de Rousseau vis-à-vis de Paris ?

Réponse.

Sentiments de Rousseau vis-à-vis de Paris :

- impossibilité d’oublier cette première impression défavorable – *Tout cela me frappa d’abord à tel point, que tout ce que j’ai vu depuis à Paris[...]n’a pu détruire cette première impression*
- ne pas pouvoir aimer cette ville – *Il m’en est resté toujours un secret dégoût pour l’habitation de cette capitale.*
- tout faire pour s’en éloigner – *Tout le temps que j’ai vécu dans la suite ne fut employé qu’à y chercher des ressources pour me mettre en état d’en vivre éloigné.*

Question 4. Comment Rousseau explique-t-il sa déception à sa découverte de cette ville et d’autres lieux encore ?

Réponse.

Raisons de la déception :

- le pouvoir de l’imagination – *Tel est le fruit d’une imagination trop active, qui exagère par-dessus l’exagération des hommes.*
- le récit des autres – *On m’avait tant vanté Paris.*
- une idéalisation de cette ville – *Je me l’étais figuré comme l’ancienne Babylone.*
- le rôle de l’expérience – *La décoration extérieure que j’avais vue à Turin, la beauté des rues [...] me faisaient chercher à Paris autre chose encore.*

Question 5. Relevez et étudiez trois procédés d’écriture auxquels a recours Rousseau pour dévaloriser Paris ?

Réponse.

Dévalorisation de Paris / Procédés d’écriture :

a. Les moyens lexicaux :

- le lexique péjoratif – *sales / puantes / vilaines / malpropreté.*

b. Les moyens stylistiques :

- l’accumulation – *L’air de la malpropreté, de la pauvreté, des mendiants.*
- l’hyperbole – *Tout cela me frappa d’abord à tel point que tout ce que j’ai vu depuis [...] n’a pu détruire cette première impression / Il m’en est toujours resté un secret dégoût.*

Texte 6. Julie écrit une lettre à Saint-Preux

De Julie,

Je l’avais trop prévu ; le temps du bonheur est passé comme un éclair ; celui des disgrâces commence, sans que rien m’aide à juger quand il finira. Tout m’alarme et me décourage ; une langueur mortelle s’empare de mon âme ; sans

sujet bien précis de pleurer, des pleurs involontaires s'échappent de mes yeux ; je ne lis pas dans l'avenir des maux inévitables ; mais je cultivais l'espérance et la vois flétrir tous les jours. Que sert, hélas, d'arroser le feuillage quand l'arbre est coupé par le pied ?

Je le sens, mon ami, le poids de l'absence m'accable. Je ne puis vivre sans toi, je le sens ; c'est ce qui m'effraye le plus. Je parcours cent fois le jour les lieux que nous habitions ensemble, et ne t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire ; l'heure passe et tu ne viens point. Tous les objets que j'aperçois me portent quelque idée de ta présence pour m'avertir que je t'ai perdu. Tu n'as point ce supplice affreux. Ton cœur seul peut te dire que je te manque. Ah, si tu savais quel pire tourment c'est de rester quand on se sépare, combien tu préférerais ton état au mien ?

Encore si j'osais gémir ! si j'osais parler de mes peines, je me sentirais soulagée des maux dont je pourrais me plaindre. Mais hors quelques soupirs, il faut étouffer tous les autres ; il faut contenir mes larmes ; il faut sourire quand je me meurs. [...] Plus ton souvenir me désole, plus j'aime à me le rappeler. Dis-moi, mon ami, mon doux ami ! sens-tu combien un cœur languissant est tendre, et combien la tristesse fait fermenter l'amour ?

Je voulais vous parler de mille choses ; mais [...], il ne m'est pas possible de continuer cette lettre dans l'état où je me trouve en l'écrivant. Adieu, mon Ami ; je quitte la plume, mais croyez que je ne vous quitte pas. (*Jean-Jacques Rousseau, La Nouvelle Héloïse, I, 25*)

Question 1. Quelles sont les manifestations psychologiques et physiologiques de la souffrance de Julie causée par l'absence de Saint-Preux ?

Réponse.

Souffrance de Julie / Les manifestations psychologiques et physiologiques

a. Les manifestations psychologiques :

–la tristesse – *Le poids de l'absence m'accable.*

–l'ennui – *Une langueur mortelle s'empare de mon âme.*

un certain désespoir – *Je cultivais l'espérance et la voir flétrir tous les jours.*

b. Les manifestations physiologiques :

–pleurer / soupirer – *Des pleurs involontaires s'échappent de mon cœur. /*

Quelques soupirs.

Question 2. Comment les souvenirs compensent-ils pour Julie l'absence de Saint-Preux ?

Réponse.

Les souvenirs / moyen de compensation :

–importance des lieux – *Je parcours cent fois le jour les lieux que nous habitions ensemble.*

–importance des objets – *Tous les objets que j'aperçois me portent quelque idée de ta présence.*

Question 3. Qu'est-ce qui aggrave plus les souffrances de Julie ?

Réponse.

Ce qui aggrave les souffrances de Julie :

– ne pas pouvoir exprimer ses sentiments – *Encore si j'osais gémir.*

– devoir cacher sa souffrance – *Il faut sourire quand je meurs. / Il faut contenir mes larmes.*

Question 4. Relevez et étudiez trois procédés d'écriture auxquels a recours Rousseau pour mettre en relief la sincérité des sentiments de Julie.

Réponse.

Sincérité des sentiments de Julie / Procédés d'écriture :

a. Moyens orthographiques :

– l'emploi de la majuscule – *mon Ami.*

b. Moyens lexicaux :

– champ lexical de la souffrance – *pleurs / gémir / soupir / mortelle / supplice.*

c. Moyens stylistiques :

– l'hyperbole – *Je parcours cent fois le jour les lieux que nous habitons ensemble.*

– la répétition – *Mon ami... mon doux ami. / Je le sens [...] ..je le sens.*

Составитель: Цыбульская Н.А.